

formel précepté, et, pour les adultes, une absolue condition de salut.

Sans doute tout cela nous demeure un mystère et le plus profond des mystères, mais néanmoins nous pouvons soulever quelque peu le voile, concevoir quelque peu pourquoi nous devons « manger la Chair et boire le Sang » de l'Homme-Dieu. Il ajoute en effet : *Celui qui mange ma Chair et qui boit mon Sang demeure en moi et moi en lui. De même que moi, envoyé de mon Père qui est vivant, je vis par mon Père ; ainsi celui qui me mange vivra lui-même par moi.* Par Moi il jouira de l'immortalité. *Voici le Pain descendu du ciel ; et non pas semblable à la manne que vos pères ont mangée et qui ne les a pas préservés de la mort. Celui qui mange ce Pain vivra éternellement*¹.

L'Eucharistie n'est pas une miséricorde et une splendeur isolées : elle rentre dans un vaste plan de Dieu conçu par son cœur, exécuté pour sa gloire, pour la gloire de son Verbe Incarné, pour la béatification de ses Elus, pour la glorification de la terre et du ciel. L'Eucharistie est, comme l'avait chanté le Psalmiste, « le monument commémoratif de toutes les merveilles de Dieu ». Elle est le couronnement de son œuvre la plus splendide, qui est l'Incarnation de son Verbe. L'Eucharistie réalise dans chaque âme les merveilles de puissance et d'amour réalisées par l'Incarnation dans le monde entier.

Comprenons d'abord que l'Eucharistie est une œuvre d'amour. Dieu nous aime et nous envoie par amour son Fils unique. Ce Verbe de Dieu, incarné par amour, s'é-

¹ Joan., VI, 57-58-59.

prend pour nous d'un incompréhensible amour. Or que veut l'amour, que réclame-t-il comme son impérieux besoin ? L'union. Et plus l'amour est véhément plus l'union sera parfaite. Et quelle est, sur terre, la plus étroite union ? Celle assurément qui des deux fait un seul corps : « nous devenons, dit l'Apôtre, un seul corps ». C'est le premier et merveilleux effet de l'Eucharistie. L'aliment divin pénétrant en nous, nous faisant vivre de lui, déifiant notre être entier, nous devenons avec Jésus-Christ un seul corps, dont il est la tête, nous les membres. Ainsi nous est montrée l'incroyable intensité de l'amour divin. Quand les serviteurs de Job veulent témoigner de l'immense et insatiable amour qu'ils ont voué à leur Maître, ils poussent ce cri, qui serait le cri de la folie, s'il n'était celui de l'amour : « qui nous donnera de nous nourrir de ta chair ? » Quand une mère, ivre d'amour maternel, pose sur son enfant ses lèvres brûlantes : « je te mangerais ! » crie-t-elle ; et de fait, autant que le lui permet son impuissance, elle le « dévore » de caresses, ne pouvant rien de plus, Ce « plus », Dieu se l'est réservé. Après s'être donné à voir, à entendre, à toucher, il se donne en nourriture. Le vœu de notre nature est comblé, l'amour obtient son union la plus parfaite. Où la mère est impuissante, où les amis de Job faisaient entendre une irréalisable aspiration, le fidèle jouit d'une pleine réalité : « Il mange la chair » de Jésus-Christ, « il boit son sang », et la vie de Dieu devient sa vie. *De même que moi, envoyé de mon Père qui est vivant, je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra lui-même de moi*¹.

Sacrement d'amour, l'Eucharistie, nous apparaît

¹ Joan., VI, 58.

comme un Sacrement de gloire. Quelle gloire ! Quelle splendeur ! Quel divin ennoblissement ! Dès la vie présente nous sommes merveilleusement transfigurés en êtres divins, illuminés par le Soleil de justice qui darde en nous ses éblouissants rayons, devenus « de la parenté divine », « associés à la divine nature », « possédant en nous comme un commencement d'être divin ». Et si dès l'exil, alors que tout est ombre, nuit obscure, nous brillons d'une telle gloire, que sera-ce quand l'union Eucharistique nous fera resplendir dans les cieux ? Quand la vie divine déposée en nous apparaîtra dans son aveuglant éclat ? Quand se sera réalisée sur nos corps eux-mêmes la promesse de Jésus-Christ : *Celui qui mange ce pain, vivra éternellement... Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour*¹ ?

La force est aussi un des plus naturels apanages de l'Eucharistie. Si la substantielle nourriture accroît et maintient les forces : quelle vigueur ne communiquera pas au chrétien l'aliment qui n'est autre que la chair et le sang d'un Dieu ? Aussi revenons-nous du sacré banquet comme des lions respirant la flamme, terribles aux démons, plus forts que le monde, armés contre nos passions, capables de jeter au ciel et à la terre la clameur triomphale : « qui me séparera de l'amour du Christ ? »

En même temps qu'elle lui communique une force divine, l'Eucharistie prête à notre âme une divine beauté. Le Paradis terrestre, qu'arrosait le Fleuve de vie et que Dieu avait rempli de charmes et de splendeurs, est resté pour nous le type de la beauté. Mais

¹ Joan., VI, 58.

quel paradis plus délicieux l'Eucharistie fait de notre âme ! Les fleurs qui y croissent sont les fleurs des divines vertus. Les fruits y sont ceux de la vie éternelle ; le sol pas autre que Dieu même résidant en nous et faisant apparaître les merveilles de sa puissance. Le fleuve qui arrose et féconde ce Paradis de délices, c'est le sang du Christ que l'Eucharistie nous fait boire, qui y entretient la vigueur des plantes et la richesse d'une flore céleste. Les hôtes de cette demeure sont les Anges et le Dieu des Anges, car l'adorable Trinité n'a pas sur la terre de sanctuaire plus aimé que l'âme du communiant.

Ajoutons que nul sanctuaire n'offre une plus puissante sécurité. A la vue du sang divin qui fait accourir les Anges, les démons fuient épouvantés, les souillures du péché s'effacent, le Saint des Saints est purifié. Le sang figuratif purifiait autrefois le Temple : combien plus le sang du Christ purifiera notre âme ? Il suffit aux Hébreux de teindre du sang de l'agneau le seuil de leurs demeures pour échapper aux coups de l'Ange exterminateur : ainsi, rougis du Sang Divin, affrontons-nous le passage de la justice éternelle.

Si nous avons saisi l'économie du mystère Eucharistique, le scandale des Capharnaïtes ne sera pas le nôtre, et nous, c'est avec un cœur ardent et une foi docile, que nous entendrons le Sauveur nous dire : *Ma Chair est véritablement une nourriture, et mon Sang est véritablement un breuvage*¹.

V. — *Jésus dit ces choses dans la Synagogue de Capharnaüm.* Jésus parlait comme Docteur, comme

¹ Joan., VI, 58.

Fils de Dieu, comme Vérité suprême. Avant d'annoncer au monde la merveille Eucharistique, il avait pris grand soin de donner de sa divinité les preuves les plus éclatantes. D'ailleurs il eût été facile aux Juifs de démêler les incomparables grandeurs que leur ménageait un pareil Sacrement ; et comme c'était un Dieu qui leur en faisait l'annonce, le seul rôle de leur raison eût dû être d'adorer, même sans comprendre, de se confier aveuglément et sans mesure. D'où vient donc leur scandale qu'ils expriment en ces mots : *Vraiment c'est trop fort ! Et qui peut supporter pareil langage* ¹. C'est le manque de foi et la grossière inclination vers les satisfactions terrestres qui font qu'ils se scandalisent. Ils s'obstinent, en dépit de preuves sans nombres, à ne voir en Jésus qu'un homme : *N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, disent-ils* ². Dès lors aucune œuvre surhumaine n'est attendue d'eux, aucun mode de manducation autre que le mode ordinaire n'est dans leur pensée. C'est une chair pantelante qu'on leur montre, ce sont des portions sanglantes qu'ils auront à dévorer, c'est un sang sous sa forme naturelle qu'ils devront boire. Au lieu du pain savoureux qu'ils viennent réclamer Jésus leur propose un repas dont la seule vision fait horreur : *qui pourrait supporter pareil langage ?*

Le Sauveur les éclaire doucement et avec une inlassable patience. C'est un Dieu qu'ils ont devant eux, un Dieu qui leur parle, un Dieu, qui avec une puissance infinie et des moyens que l'homme ne peut soupçonner, leur préparera la nourriture céleste qu'il leur destine.

¹ Joan., VI, 61.

² Joan., VI, 42.

C'est bien une chair véritable, un véritable sang dont ils devront se nourrir, mais c'est la chair et le sang d'un Dieu, car il est Dieu Celui qui leur prépare et leur offre l'Aliment des Cieux. A bien des signes ils l'ont pu, ils ont dû reconnaître sa divinité, mais de plus grands prodiges leur restent à contempler ; ils verront le Christ sortir victorieux du sépulcre, dont eux-mêmes auront scellé la pierre ; peu après il montera glorieusement aux Cieux sous leurs regards. N'est-ce pas d'un Dieu ? Que dire, *si vous voyez le Fils de l'Homme monter où il était auparavant* ¹, au ciel, dans le sein, à la droite de son Père, où il est éternellement comme Fils de Dieu, où il introduit son humanité glorifiée ? Ne vous faudra-t-il pas confesser, devant une telle évidence, qu'il est Dieu Celui qui vient de vous promettre sa chair et son sang en nourriture ? Si c'est un Dieu qui prépare au monde le Divin Banquet, pourquoi se mettre en peine de la façon dont seront présentés cette chair et ce sang. Ils le seront d'une manière toute spirituelle, toute dégagée des propriétés d'une chair mortelle et passible. C'est un corps ressuscité, et c'est le corps d'un Dieu que l'Eucharistie nous destine. Jésus-Christ continue ainsi à rassurer les Juifs en les éclairant : *C'est l'esprit qui donne la vie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie* ². L'erreur qui causait leur scandale et leurs murmures était de croire que Jésus-Christ ferait manger sa chair dans son état passible et mortel, comme serait toute chair, tandis que, ressuscitée, impassible, immortelle, cette chair divine aura, quand nous nous en nour-

¹ Joan., VI, 62-63.

² Joan., VI, 64.

rions, revêtu des qualités toute spirituelles. Restant chair véritable, elle tiendra pour ainsi dire de l'esprit, et c'est par là qu'elle nous sera un principe de vie spirituelle. *C'est l'esprit qui donne la vie*¹. La chair en elle-même ne peut rien, ne vivifie rien, *la chair ne sert de rien*. Mais tout autre est-elle, quand c'est la chair d'un Dieu, et que spiritualisée et passée à l'état glorieux, elle nous est, par un Dieu, donnée en nourriture. Ainsi, conclut le Sauveur, ce n'est pas dans un sens matériel et grossier qu'il faut prendre mes paroles, *les paroles que j'ai dites sont esprit et vie*².

Ces explications étaient lumineuses ; elles le sont restées pour toutes les intelligences dociles et tous les cœurs droits ; mais elles demeurèrent impuissantes sur l'assemblée de Capharnaüm et la foule des disciples. Une douleur vive, la plus vive peut-être de toutes celles qui abreuvèrent Jésus-Christ, marqua cette solennelle journée : *A partir de ce moment, une foule de disciples se retirèrent et cessèrent d'aller avec Lui*³.

Mais ni dans cette circonstance, ni dans aucune autre Jésus-Christ ne cesse de se montrer Dieu. Il l'est par la prescience dont il donne ici une nouvelle preuve : *Jésus savait dès le commencement quels étaient ceux qui ne croyaient point et quel était celui qui le trahirait*⁴. Dieu seul perce le secret des cœurs, et en le perçant Jésus-Christ montre sa divinité. Il la montre encore dans la charité, la patience, dont il entoure ses adversaires les plus hostiles, jusqu'au misérable Judas qui un an plus tard doit le livrer. Il la manifeste enfin

¹ Joan., VI, 64.

² Joan., VI, 64.

³ Joan., VI, 67.

⁴ Joan., VI, 65.

par la sublime indépendance qui lui fait rejeter tout prestige et renoncer à tout appui. On l'abandonne, on le laisse seul : qu'importe au Dieu « qui avec des pierres, s'il le voulait, pourrait faire des enfants d'Abraham » ? De même qu'il jette sa parole sans songer à son apparente inutilité, de même il introduit le plus sublime de ses mystères, l'Eucharistie, dans la désolante solitude que l'ingratitude humaine vient de lui faire.

*Il savait quels étaient ceux qui ne croyaient pas*¹. Il leur dénonçait à eux-mêmes leur secrète incrédulité : *Il en est, dit-il, parmi vous un certain nombre qui ne croient point... C'est pourquoi Je vous ai dit que nul ne peut venir à moi s'il ne lui est pas donné par mon Père*². Quoi donc ! Dieu avait-il refusé à ces malheureux la grâce de croire aux paroles de Jésus-Christ ? Arrière un tel blasphème. Mais cette grâce première, sans laquelle toute foi surnaturelle nous resterait impossible, nous pouvons la trahir et la perdre. Faute de culture la divine semence meurt en nous-mêmes. C'est la faute et le malheur que nous trouvons en cette foule qui abandonne Jésus ; c'est l'état où ne cesse plus d'être le traître Judas. S'il ne quitte pas de corps le Sauveur en qui il a cessé de croire, il le quitte d'esprit et de cœur ; Apôtre en apparence, il n'est plus en réalité qu'un « démon », ainsi que Jésus le lui fait entendre³.

Si telle fut la foule, désolante d'ingratitude et d'incroyance, tout autres se montrèrent les Apôtres. A l'interpellation de leur Maître, Pierre, au nom de tous, répondit par une explicite confession de sa mission

¹ Joan., VI, 65.

² Joan., VI, 65, 71-72.

³ Joan., VI, 65.

rédemptrice et de sa divinité. *Jésus dit aux Douze : « et vous, voulez-vous aussi me quitter ? »* Pourquoi cette interpellation ? Nous pouvons y voir la blessure vive dont le cœur divin est atteint, car ce n'est pas sans une poignante émotion que Jésus-Christ met à l'épreuve la fidélité des seuls disciples qui lui restent. Toutefois c'est la superbe indépendance d'un Dieu devant ses créatures qui nous y apparaît manifestement. Dieu n'a que faire de nous, et quand il nous associe à son œuvre, ce n'est pas une aide qu'il demande, mais une faveur qu'il octroie. Quand, à Gethémani, ses Apôtres eux-mêmes l'abandonneront, nous Lui entendrons dire : « Croyez-vous que mon Père, invoqué par moi, ne m'enverrait pas aussitôt plus de douze légions d'AnGES ? » Quand, ici, il leur demande : *et vous, voulez-vous aussi me quitter ?* Il leur insinue que ni lui, ni son œuvre, n'ont d'autre appui que lui-même. C'est encore la liberté humaine que ces paroles établissent. Dieu nous fait la grâce insigne de nous appeler à la suite de Jésus-Christ, mais cet appel ne détruit pas notre volonté propre : c'est librement que Jésus-Christ veut qu'on le suive.

Les Apôtres subirent victorieusement l'épreuve, car ils y étaient préalablement préparés. Leur vie pauvre et mortifiée, le mépris habituel qu'ils gardaient pour le bien-être et les jouissances, les éloignaient des grossières convoitises et des vues sensuelles des Capharnaïtes. Leur docilité à écouter leur Maître et à se confier en lui, éloignait d'eux toute tentation d'incroyance en face des plus impénétrables mystères. Ils aimaient : comment, dès lors, se seraient-ils défiés ? La défiance

¹ Joan., VI, 69-70.

est inconciliable avec l'amour. Pierre prit la parole au nom de tous : *à qui donc irions-nous, Seigneur ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Pour nous, nous avons cru, et nous avons reconnu que vous êtes le Christ, Fils de Dieu* ¹.

Que de choses et des plus belles nous trouvons assemblées dans cette profession de foi de Pierre ! Pierre a reconnu que quand un Dieu a daigné visiter la terre, lui seul est tout, les créatures plus rien ; qu'il faut les quitter pour aller à Celui qui « a les paroles de la vie éternelle », qui seul montre la voie et seul nous y peut soutenir. Pierre a commencé par croire : « nous avons cru ». C'est la foi qui est le fondement du salut et la source première des vérités qui nous illuminent. Commencant par nier, l'incrédule ne fait plus ensuite que s'enfoncer dans les ténèbres ; commençant par croire, le fidèle marche après de clartés en clartés. Et combien sont puissantes ces clartés ! Pierre, d'un trait, d'un mot, formule tout le Symbole. Il confesse la révélation, « paroles de la vie éternelle ». Il affirme l'adorable mystère de la Trinité des Personnes, car qui parle [du « Fils »] parle aussi du Père. Il proclame la rédemption, reconnaissant en Jésus-Christ le Dieu Incarné qui vient sauver le monde : *Vous êtes le Christ, Fils de Dieu* ².

La confession de Pierre et la fidélité des Apôtres eussent dû consoler le Sauveur ; mais une désolation nouvelle lui venait du milieu même des Douze, dont Judas se séparait de plus en plus. Ses dispositions mauvaises s'aggravaient : à son avarice sordide et à ses vols, à sa grossière recherche des jouissances terrestres, s'ajou-

¹ Joan., VI, 69.

² Joan., VI, 70.

tait désormais l'incroyance. C'est lui surtout que le Sauveur désignait tout à l'heure : *Il en est qui ne croient pas!* Ses dénégations et ses murmures avaient sans doute dépassé toute mesure pour que le Sauveur ajoutât : *Ne vous ai-je pas choisi tous les douze? Et pourtant l'un de vous est un démon* ¹! » Jésus, désormais, ne cessera plus d'avertir son Apôtre renégat et traître; il épuiera pour lui les infinis trésors de sa miséricorde et de sa patience; mais de son côté le misérable n'opposera aux efforts de son Maître pour lui ouvrir les yeux et toucher le cœur que l'opiniâtre orgueil du démon.

Quand, à la Cène, Jésus désignera de nouveau la présence d'un traître parmi les Douze, ceux-ci épouvantés s'enquerront du coupable. Ici, ou ils ne comprennent pas, ou ils laissent passer sans la relever la parole du Maître. Il fallut la trahison suprême pour leur ouvrir les yeux, et faire dire à l'Évangéliste saint Jean : *Jésus parlait de Judas l'Iscaïote, fils de Simon; celui-là même qui, bien que l'un des Douze devait le trahir* ².

Qu'elle fut donc douloureuse la sortie de Jésus de la Synagogue de Capharnaüm ! A l'annonce de son plus insigne bienfait, de son plus divin Sacrement, du couronnement de toutes ses œuvres, le monde répondait par l'ignorance, l'insulte, le plus dédaigneux des abandons; et, plus que tous les autres, un de ceux dont il faisait son Apôtre et son prêtre désolait son cœur en repoussant son Eucharistie.

¹ Joan., VI, 71.

² Joan., VI, 72.

PHARISIENS ET SCRIBES DE NOUVEAU CONFONDUS

I. Jésus n'ayant pas assisté à la Pâque de cette année, la deuxième de son ministère public, ce sont les Pharisiens et les Scribes qui viennent à Lui de Jérusalem. *Jésus ne voulut point se rendre en Judée, car les Juifs cherchaient à le faire mourir. Alors les Scribes et les Pharisiens vinrent de Jérusalem* ¹. Ils vinrent comme toujours pour essayer de perdre le Sauveur dans l'esprit du peuple. Chaque fois qu'un piège est dressé et une tentative faite pour surprendre, accuser, perdre Jésus-Christ, le coup est monté par des émissaires venus de Jérusalem. La ville Sainte, qui ne sera plus bientôt que la ville déicide est le centre des haines vouées à l'Homme-Dieu. Là sont les plus influents et aussi les plus pervers des Pharisiens. Mieux instruits des Lois cérémonielles de Moïse que les autres Juifs, ils ont su conquérir sur toute la Judée un tyrannique empire, et pour le garder ils sont résolus à tous les forfaits. La mort du Juste est déjà résolue dans leurs Conseils; il ne leur faut plus qu'une occasion pour se défaire de lui et cette occasion ils sont venus la chercher dans la Galilée ².

Le prétexte à accusation paraît tout d'abord bien futile. *Ayant observé que quelques-uns des Disciples de Jésus mangeaient sans se purifier les mains, ils les en blamèrent* ³. Que peut signifier cette étrange objurgation? En quoi une minutie semblable fournit-elle matière à accusation? La question prend ici une impor-

¹ Joan., VII, 1.

² Matt., XV, 1. Marc., VII, 1.

³ Marc., VII, 2.